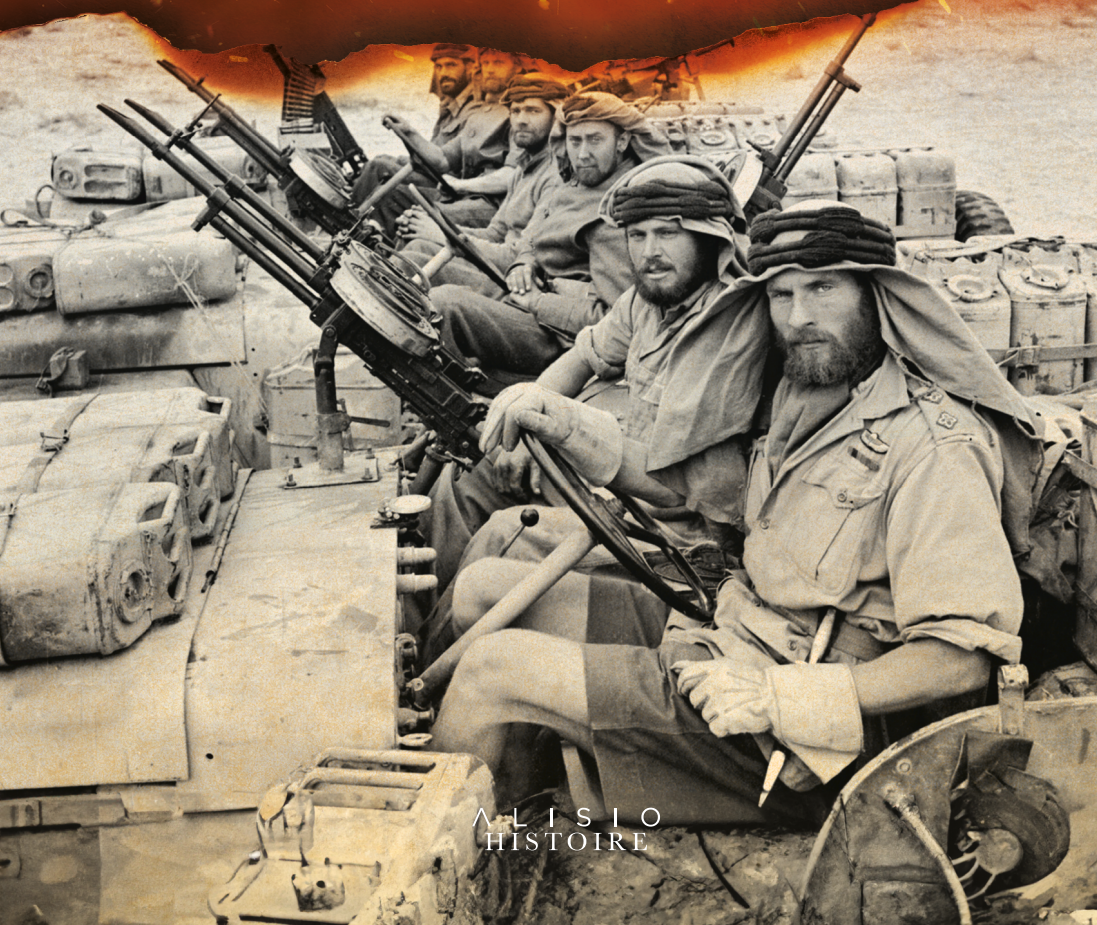


LE LIVRE À L'ORIGINE DE LA SÉRIE ÉVÉNEMENT DE CANAL+

ROGUE HEROES

Ben Macintyre



ALISIO
HISTOIRE

L'épopée héroïque et invraisemblable d'une bande de soldats anglais face à l'Allemagne nazie : le SAS, Special Air Service.

Été 1941. Au plus fort de la guerre dans le désert occidental, David Stirling, un jeune officier, a une idée folle, un nouveau plan d'attaque : surprendre l'ennemi là où il s'y attend le moins, derrière ses propres lignes. Malgré l'opposition du haut commandement britannique, il parvient à recruter des personnages éclectiques — d'un international de rugby à un cultivateur de tomates — qui, tous, veulent de l'action et s'affranchir des règles. Cette équipe fantôme, soumise à un entraînement surhumain, va devenir une unité d'élite avec une devise évocatrice : « Qui ose gagne ». Grâce à un accès inédit au journal de guerre du SAS et à ses archives secrètes, Ben Macintyre retrace l'histoire peu banale de ces soldats que tout opposait, hormis un courage hors norme et une farouche volonté de se battre contre l'Allemagne nazie et ses alliés.

« Ce livre se lit comme un mélange
des *Douze Salopards* et de *La Grande Évasion*,
avec une pincée d'*Ocean's Eleven*,
le tout dosé avec justesse. »

The New York Times

Journaliste au *Times*, et auteur best-seller à la renommée internationale avec *L'Espion et le Traître*, Ben Macintyre est spécialiste de la Seconde Guerre mondiale et de la guerre froide. L'adaptation de *Rogue Heroes* en série, réalisée par Steven Knight, crée l'événement lors de sa sortie sur Canal+ en 2022.

ISBN : 978-2-37935-422-9



24,90 €
prix TTC
France

ALISTIO
HISTOIRE



Rayon : Histoire

Du même auteur

Colditz, la forteresse d'Hitler, Alisio, 2023 ; Pocket, 2024

Agent Sonya, Pocket, 2022

L'Opération Mincemeat, Pocket, 2022

Le Napoléon du crime, Pocket, 2020

L'Espion et le Traître, Bernard de Fallois, 2019 ; Pocket, 2020

ROGUE HEROES

Titre original : *SAS Rogue Heroes*

© 2016 by Ben Macintyre

Publié avec l'accord de Curtis & Brown

Relecture-correction : Céline Haimé et Audrey Poulat

Maquette : Patrick Leleux PAO

Design de couverture : Primo et Primo

Photo de couverture : © CPA Media Pte Ltd/Alamy Stock Photo

© 2024 Alisio,

une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-422-9

Ben Macintyre

ROGUE HEROES

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Élise Fromentaud et Benjamin Peylet*

ALISIO
HISTOIRE

Sommaire

Prologue – Au cœur des ténèbres	11
Partie I – La guerre du Désert	15
1. Le soldat cowboy	17
2. Le détachement L	31
3. Les recrues	45
4. Dans le désert	73
5. Le Long Range Desert Group	87
6. Le pays du diable	95
7. La bande de fantômes	111
8. Le Blitz Buggy	123
9. Chambre avec vue à Benghazi	143
10. Sept aérodromes	163
11. Sabotages en masse à Sidi Haneish	189
12. Les docteurs du désert	207
13. Complètement fou	225
14. El-Alamein	243
Partie II – La guerre en Europe	269
15. L'Italie	271
16. L'opération Bulbasket	297
17. L'opération Houndsworth	317

18. Œil pour œil	337
19. La chèvre de Paddy McGinty	355
20. L'amour du risque	367
21. Le Battaglione Alleata	387
22. Au cœur du Reich	403
23. La libération	423
24. Qui ose survit	435
La vie après le SAS	447
Opérations de guerre du SAS	457
Tableau d'honneur du régiment	467
Postface	479
Note de l'auteur	481
Remerciements	487
Note sur les sources	489
Bibliographie	491

*Vous êtes le « meilleur des coupe-jarrets » ; pourquoi ressaillir ?
L'expression est de Shakespeare et j'en fais une application
juste. La guerre n'est autre chose que l'art de brûler la cervelle
aux gens, ou de leur couper la gorge, quand sa cause n'est pas
sanctionnée par le bon droit.*

*Don Juan, Lord Byron**

* Traduction de Paulin Paris, 1827.

Prologue

Au cœur des ténèbres

Par un soir de novembre 1941, cinq avions transporteurs de troupe, des Bristol Bombay hors d'âge, cahotaient le long de la piste de l'aéroport de Bagush, sur la côte égyptienne, avant de disparaître dans la brume crépusculaire au-dessus de la Méditerranée. Chacun transportait un « câble » composé d'une douzaine de parachutistes britanniques, quelque cinquante-cinq soldats au total, presque l'intégralité d'une nouvelle unité de combat expérimentale ultrasecrète : le détachement L du Special Air Service. Le SAS.

Tandis que les avions ronronnaient vers le nord-ouest, le vent s'est levé, et avec lui les premiers signaux électriques d'une tempête en formation. La température a chuté brutalement quand le soleil est passé sous l'horizon désertique. Un froid intense s'est installé soudain.

Le SAS naissant était parti pour sa première mission. Nom de code de l'opération : Squatter. Les hommes devaient se parachuter, de nuit, dans le désert libyen derrière les lignes ennemies, infiltrer à pied cinq aérodromes, disposer des charges explosives sur tous les avions allemands et italiens qu'ils trouvaient et, quand les bombes exploseraient, détalier vers le sud pour un point de

rendez-vous lointain, dans le désert, où on les récupérerait pour les ramener en sécurité.

Parmi ces hommes harnachés et grelottant dans les ténèbres qui défilaient à dix-huit mille pieds, certains étaient des militaires, d'autres non : on comptait parmi eux un réceptionniste d'hôtel, un fabricant de glaces, un aristocrate écossais et un international de rugby irlandais. Certains étaient des combattants nés, calmes et stoïques. D'autres étaient pris d'une sorte de frénésie guerrière. La plupart étaient pétrifiés, mais bien déterminés à ne pas le laisser paraître. Aucun ne pouvait prétendre être bien préparé à la tâche qui les attendait, pour la bonne et simple raison que personne n'avait jamais tenté auparavant un assaut parachuté de nuit dans le désert nord-africain. Cependant, une camaraderie étrange avait déjà émergé, née à la fois de l'esprit de compétition, d'un goût pour la fourberie, d'une absence de scrupules et d'une volonté commune. On les avait prévenus avant le décollage : tous les hommes sérieusement blessés à l'atterrissage devraient être abandonnés sur place. Rien n'indique que l'un d'eux y ait trouvé à redire.

Le vent soufflait déjà en rafales quand les Bombay secoués de hoquets ont approché la côte libyenne, deux heures et demie après le décollage. La pluie battante et le sable que soulevait la tempête obscurcissaient complètement les balises disposées au sol par la Royal Air Force pour guider les avions jusqu'à la zone d'atterrissage, à vingt kilomètres à l'intérieur des terres. Les pilotes ne parvenaient même pas à discerner les côtes. Des projecteurs allemands ont repéré les avions et les défenses antiaériennes ont commencé à détonner tout autour en éclairs aveuglants. Un obus a traversé le plancher d'un des avions, ratant le réservoir auxiliaire de quelques centimètres à peine. Un sergent a fait une blague. Personne ne l'a entendue mais tout le monde a souri.

Prologue

Les pilotes ont signalé aux parachutistes qu'il était temps de se préparer, alors qu'ils naviguaient complètement à l'aveugle. Ils ont d'abord largué les cantines qui contenaient les explosifs, les armes, les munitions, la nourriture, l'eau, les cartes, les couvertures et le matériel médical.

Puis, les uns après les autres, ils ont sauté dans les ténèbres embrasées.

Partie I
La guerre du Désert

1

Le soldat cowboy

Cinq mois avant l'opération Squatter, un soldat grand et maigre bougonnait, étendu et immobile, dans un lit d'hôpital au Caire. Cet officier de vingt-cinq ans avait été admis au Scottish Military Hospital le 15 juin 1941, paralysé en dessous du bassin. Une lettre du Bureau de la guerre adressée à sa mère indiquait qu'il avait subi « une contusion du dos infligée par l'ennemi ».

Ce n'était pas vrai, à proprement parler. Le soldat blessé n'avait jamais vu l'ennemi : il avait sauté d'un avion, sans casque et sans entraînement, déchiré son parachute sur l'empennage et foncé vers le sol deux fois plus vite que la vitesse recommandée. L'impact lui avait fait perdre connaissance et gravement endommagé la colonne vertébrale, ce qui l'avait laissé temporairement aveugle et sans plus aucune sensation dans les jambes. Les médecins craignaient qu'il ne puisse plus jamais marcher.

Avant son accident de parachute, la contribution de cet officier à l'effort de guerre avait été minime : il manquait de la plus élémentaire des disciplines militaires, ne savait pas marcher au pas et s'était montré d'une telle fainéantise que ses camarades l'avaient surnommé « Giant Sloth », le Paresseux géant. Depuis sa mobilisation en Égypte avec les commandos britanniques,

il avait passé le plus clair de son temps dans les bars et les boîtes de nuit du Caire, quand il ne pariait pas aux courses. Les infirmières de l'hôpital le connaissaient car on l'y croisait souvent au matin, teint blême et mine défaite, à mendier un peu d'oxygène en bouteille pour guérir sa gueule de bois. Avant que son saut en parachute le fasse atterrir à l'hôpital, il avait été visé par une enquête qui cherchait à établir s'il simulait la maladie, ce qui aurait pu l'entraîner devant la cour martiale. Ses pairs le disaient drôle et charmant, mais la plupart des officiers supérieurs le jugeaient impertinent, incompetent et très agaçant. À la fin de sa formation, il avait reçu cette appréciation brutale : « irresponsable et quelconque ».

Mais le lieutenant David Stirling, des Scots Guards, n'avait rien d'un soldat ordinaire.

L'écrivain Evelyn Waugh, lui aussi officier dans les commandos, a rendu visite à Stirling trois semaines environ après son admission à l'hôpital. L'infirmière en chef l'avait informé, à tort, que Stirling avait déjà été amputé d'une jambe et qu'il perdrait probablement l'autre. « Je ne sens rien », a confié Stirling à son ami. Embarrassé, comme le sont souvent les Anglais face au handicap, Waugh a veillé à maintenir un flot continu de banalités, perché au bord du lit, en évitant soigneusement le sujet de la paralysie. De temps en temps, toutefois, il risquait un regard discret vers l'endroit où était censée se trouver la seule jambe de Stirling, et à chaque fois, Stirling parvenait dans un effort extrême à bouger le gros orteil de son pied droit. Enfin, Waugh a compris qu'il se moquait de lui et l'a frappé avec un oreiller.

« Enfoiré, depuis quand peux-tu faire ça ?

— Quelques minutes avant ton arrivée. Ça me demande un gros effort, mais c'est un début. »

Stirling retrouvait l'usage de ses jambes. D'autres auraient crié de joie ; pour Stirling, ces premiers signes de rétablissement avaient surtout été une excellente occasion de jouer un tour à l'un des plus grands romanciers de Grande-Bretagne.

Il a fallu deux semaines de plus pour qu'il se tienne debout et encore quelques semaines avant qu'il clopine. Mais durant ces deux mois d'immobilité imposée, il a beaucoup réfléchi. Malgré sa réputation de baroudeur bon à rien, c'était une activité pour laquelle il était plutôt doué.

Les commandos étaient censés être les troupes de choc de Grande-Bretagne, des volontaires triés sur le volet, entraînés pour accomplir des raids dévastateurs contre des positions de l'Axe. Le Premier ministre Winston Churchill avait décidé que le théâtre d'opérations le plus approprié pour ces commandos était l'Afrique du Nord, où ils seraient en mesure de lancer depuis la mer des assauts sur les bases ennemies des côtes méditerranéennes.

Selon Stirling, à qui personne n'avait demandé son avis, l'idée ne fonctionnait pas. La plupart du temps, les commandos restaient inactifs à attendre l'ordre de départ d'une attaque de grande ampleur qui ne venait jamais. Et dans les rares occasions où ils étaient déployés, les résultats étaient décevants. Les troupes italiennes et allemandes s'attendaient à des attaques par la mer, elles y étaient préparées et ne demandaient que ça. Les commandos étaient constitués d'unités trop grosses et encombrantes pour lancer un assaut sans être repérés, l'élément de surprise s'envolait tout de suite.

Que se passerait-il, se demandait Stirling, si les troupes attaquaient depuis la direction opposée ? Au sud, entre l'Égypte et la Libye, s'étale la Grande Mer de sable, une étendue immense et ininterrompue de soixante-douze mille kilomètres carrés de dunes sans la moindre goutte d'eau. L'un des environnements

les plus hostiles de la planète, considéré par les Allemands comme infranchissable, une barrière naturelle qu'ils avaient en conséquence laissée sans protection, sans la moindre patrouille. « C'est une mer que les Boches ne surveillent pas », s'est dit Stirling. Si des équipes mobiles d'hommes surentraînés infiltraient, sous le couvert de la nuit, le flanc ennemi exposé au désert, ils devraient pouvoir saboter aérodromes, dépôts, réseaux de communication, routes et voies ferrées, puis battre en retraite dans le vide accueillant de la Mer de sable. Une force de plusieurs centaines d'hommes ne pouvait attaquer qu'une seule cible à la fois, mais des unités plus petites, plus nombreuses, plus mobiles, qui lanceraient des raids soudains suivis d'une retraite rapide, seraient capables de détruire plusieurs cibles d'un seul coup. Une opportunité de frapper l'ennemi à revers quand il s'y attend le moins, c'est le rêve de tout général. La géographie particulière de l'Afrique du Nord offrait justement cette possibilité, se disait Stirling tandis qu'il gisait à moitié paralysé sur un lit d'hôpital, essayant de remuer les orteils.

L'idée de Stirling relevait davantage de la pensée magique que du rapport d'expert. Elle avait émergé, non pas de longues heures de réflexion et d'étude, mais depuis l'ennui profond de la convalescence. Elle se fondait sur l'intuition, l'imagination et la confiance en soi, ce que Stirling avait à revendre, et non sur l'expérience du combat dans le désert, car il n'en avait pas la moindre.

Mais c'était une idée géniale, de celles qui ne peuvent surgir que dans l'esprit de quelqu'un d'aussi étrange et remarquable qu'Archibald David Stirling.

Stirling était de ces hommes qui, ayant échoué en temps de paix, s'épanouissent en temps de guerre. Dans sa courte vie, il

avait déjà tenté de nombreux métiers, artiste, architecte, cowboy et alpiniste, sans jamais vraiment réussir. Privilégié par sa naissance et son éducation, intelligent, plein de ressources, il aurait pu tout faire mais n'avait pas accompli grand-chose d'important durant la première partie de sa vie. La guerre était son salut.

La famille Stirling était l'une des plus éminentes et des plus vieilles d'Écosse, un clan d'aristocrates d'une grande distinction porté par une tradition militaire ancestrale et une propension considérable à l'excentricité. La mère de David Stirling était la fille de lord Lovat, chef du clan Fraser, dont l'arbre généalogique remonte jusqu'à Charles II d'Angleterre. Son père, le général Archibald Stirling, avait été gazé pendant la Première Guerre mondiale puis avait été élu député avant de prendre sa retraite à Keir, un domaine de six mille hectares dans le Perthshire, propriété familiale depuis cinq siècles. Le général surveillait ses terres fertiles et sa famille rebelle de l'œil bienveillant mais distant de l'officier qui observe le champ de bataille depuis la colline opposée. C'était la mère de David, l'impressionnante Margaret, la véritable force en présence : elle intimidait beaucoup ses enfants. La maison Keir, où David est né en 1915, était un vaste édifice, glacial même au cœur de l'été, rempli de trophées de chasse, de vacarme et de diableries. Les parents Stirling avaient martelé les bonnes manières à leurs six enfants, leur avaient laissé une grande liberté par ailleurs. Les quatre garçons, David étant le deuxième, avaient grandi en traquant les cerfs, chassant les lapins, en se bagarrant et en se mesurant les uns aux autres. L'un de leurs jeux favoris consistait à simuler un duel fratricide à l'aide de fusils à air comprimé : deux des frères se tiraient à tour de rôle dans les fesses, se rapprochant un peu plus à chaque tir.

Malgré ce départ plutôt rude dans la vie, tout noble qu'il fût, David Stirling était plutôt chétif. Envoyé à Ampleforth,

un internat catholique, à l'âge de huit ans, il avait attrapé la fièvre typhoïde. On l'avait renvoyé chez lui pour une longue convalescence. Atteint d'un trouble de la parole, il avait été soigné par chirurgie. Il n'aimait pas le sport et faisait de son mieux pour ne pas le pratiquer. Il grandissait à une vitesse folle : à l'âge de dix-sept ans, il mesurait presque deux mètres, grande perche dégingandée, volontaire, téméraire et extrêmement polie. C'est en grande partie par privilège de classe qu'il a été admis à l'université de Cambridge, où ses mauvais comportements ont atteint une cadence industrielle. Il passait plus de temps sur le champ de course de Newmarket qu'à la bibliothèque. « S'il existait un versant sérieux de la vie, il m'a totalement échappé », admettrait-il plus tard. Rien n'indique qu'il aurait un jour ouvert un livre. Au bout d'une année, le directeur de l'université l'a informé qu'il était renvoyé. Il lui a ensuite lu la liste des vingt-trois motifs d'expulsion recensés et l'a invité à en sélectionner trois, ceux qu'il considérerait « les moins dégradants » aux oreilles de sa mère.

Alors, David Stirling a décidé qu'il deviendrait artiste à Paris. Il n'avait que peu de talent pour la peinture, mais il avait un bérêt et le goût de la bohème. Certains ont détecté « un étrange mélange de beauté et de macabre » dans ses tableaux. Pas son professeur d'art, cependant. Après un an et demi d'une vie louche sur la rive gauche, il lui a annoncé que, s'il avait peut-être une chance de devenir un jour un dessinateur publicitaire tout juste correct, « ses peintures ne présenteraient jamais d'intérêt réel ». Stirling en fut profondément déçu ; l'échec de sa carrière artistique le marquerait à vie. Cela explique peut-être les traces indélébiles du doute, toujours présentes chez lui sous une carapace d'assurance.

Il est retourné à Cambridge afin d'y étudier l'architecture, et a, une fois de plus, très vite abandonné. Après avoir malgré

tout décroché un petit boulot dans un cabinet d'architecte d'Édimbourg pour une courte période, sa mère est intervenue. Elle a exigé de son deuxième fils qu'il cesse de divaguer et trouve quelque chose à faire de sa vie. Stirling a alors déclaré qu'il deviendrait le premier homme à escalader l'Everest.

Stirling n'était vraiment pas taillé pour la grimpette. Son expérience de l'escalade était très limitée et il souffrait de vertige. Depuis 1921, plusieurs alpinistes britanniques intrépides avaient tenté d'escalader le plus haut sommet du monde ; des dizaines avaient péri au cours de ces tentatives. Gravier l'Everest était une affaire sérieuse, dangereuse et onéreuse, et Stirling était fauché. Rien de tout cela n'a entamé sa détermination de réussir là où des alpinistes chevronnés, doués et bien financés avaient échoué. Il a passé un an à s'entraîner dans les Alpes suisses, grâce aux fonds de sa mère, avant de rejoindre la réserve supplémentaire des Scots Guards, le régiment de son père, dans l'espoir qu'un entraînement militaire à temps partiel l'aide dans sa quête des hauts sommets. L'uniforme l'a cependant vite dégoûté ; l'ennui mortel des défilés le répugnait. En 1938, à vingt-trois ans, il est donc parti aux États-Unis dans le but d'escalader les Rocheuses et de franchir cette barrière naturelle qui divise le continent en deux. Il se trouvait au sud du Rio Grande, après quelques mois passés en compagnie de Roy Terrill, un cowboy surnommé « Pan Handle » (« Queue de Casserole ») quand il a appris que la Grande-Bretagne était en guerre. Apparemment, les signes annonciateurs lui avaient totalement échappé. Sa mère lui a envoyé un télégramme : « Rentre à la maison, par le moyen le moins cher possible. » Stirling s'est offert un billet d'avion en première classe puis a couru enfiler de nouveau l'uniforme.

Le David Stirling qui s'est présenté à la caserne des Gardes de Pirbright au cours de l'automne 1939 était un drôle de mélange :

ambitieux mais dispersé ; imprégné de traditions martiales mais allergique à la discipline militaire. Un extérieur flamboyant qui masquait de fréquents accès de dépression, un homme dont les manières exquises et l'aisance sociale dissimulaient les tourments intérieurs. Stirling était un romantique, doué pour l'amitié mais sans aucun désir ni besoin d'intimité physique. Il semblerait qu'il ait perdu sa virginité à Paris, quand il étudiait l'art. En compagnie de Terrill « Queue de Casserole », il avait côtoyé « plusieurs de ces filles brunes qu'on rencontre au Mexique ». Mais sa timidité naturelle couplée à sa stricte éducation catholique lui avaient inculqué la peur des femmes. « Les années de puberté, chaotiques et gangrénées de culpabilité, ont exercé sur moi une pression atroce », ferait-il un jour remarquer. Il parlait des « femmes prédatrices » ; ses rares rencontres sont décrites comme des « évasions sur le fil », comme s'il avait craint le piège. « Je supporte très mal l'attachement, de quelque sorte qu'il soit », admettait-il. Il avait cependant de nombreuses amies et, selon ses biographes, « n'éprouvait aucun dégoût pour le sexe opposé ». Pourtant, ce n'était qu'en présence d'autres hommes, et dans « les grands espaces », qu'il se détendait vraiment. Comme beaucoup de gens à l'aise en société, il était un peu solitaire. Tel un moine guerrier, il adorait l'action et la compagnie des soldats. Une fois le combat terminé, il se retranchait dans la solitude.

Stirling avait aussi profondément confiance en lui, le genre de confiance que seules une haute naissance et des opportunités infinies confèrent. Il se moquait allègrement des conventions et considérait les règles comme des nuisances à ignorer, briser ou dépasser. Il exprimait un respect emphatique pour ceux moins haut placés que lui sur l'échelle sociale et aucune déférence particulière pour les autres. D'une surprenante modestie, la vantardise et la prétention le hérissaient. Dans sa bouche, les plus

terribles insultes étaient « poseur » et « pompeux ». Il semblait toujours distrait, les yeux dans le vague, alors que sa force de concentration était phénoménale. Malgré son corps dégingandé et son parcours universitaire chaotique, il avait une foi totale en ses capacités intellectuelles et physiques. Stirling allait au bout de ses idées ; que les autres jugent ses objectifs raisonnables ou même possibles n'entraînait pas en ligne de compte. Le SAS est né de cela : son fondateur n'acceptait pas que quiconque, ni ses supérieurs ni ses subalternes, lui refuse quoi que ce soit.

Si la logistique de l'alpinisme lui avait semblé rasoir, les préparatifs de guerre l'ennuyèrent au plus haut point. Comme beaucoup de jeunes hommes, il avait soif de combat et se retrouvait pris au piège d'un quotidien de marches interminables, d'inspections du paquetage, d'entraînement au maniement des armes et autres obligations pénibles de la vie militaire. Il s'est donc rebellé. Il s'échappait souvent de la caserne de Pirbright pour filer à Londres où l'attendait une nuit d'ivresse, de jeux d'argent et de billard au White's Club, l'un des clubs les plus sélects de Londres ; il était tout aussi souvent rattrapé et confiné dans les baraquements. Stirling était un cauchemar de recrue : impertinent, nonchalant et à moitié endormi en raison de ses escapades nocturnes. « Il était très, très irresponsable », se rappellera Willie (plus tard vicomte) Whitelaw, un de ses camarades officiers en formation à Pirbright. « Il ne supportait tout simplement pas qu'on nous entraîne comme à l'époque de la guerre précédente. Sa réaction a été de tout ignorer. »

C'est au bar du White's Club que Stirling a pour la première fois entendu parler d'une façon de faire la guerre bien plus proche de ce qu'il avait en tête, une entreprise aventureuse et excitante : un nouveau commando d'élite conçu pour frapper des cibles importantes avec un maximum d'impact. Le cousin

de Stirling, lord Lovat, avait été parmi les premiers volontaires de ces commandos.

Formé sous le commandement du lieutenant-colonel Robert Laycock, ce bataillon, baptisé la « Layforce », consisterait en plus de mille cinq cents volontaires regroupés en trois unités commandos, recrutés chez les Foot Guards (l'infanterie régulière de la Household Division) et autres régiments d'infanterie : une troupe d'élite de maraudeurs spécialisés, hautement entraînés. Lord Haw-Haw, le traître britannique qui diffusait la propagande nazie en Angleterre par radio depuis l'Allemagne, appelait ces hommes les « égorgeurs de Churchill ».

Stirling s'est porté volontaire sur-le-champ. Il s'est rapidement retrouvé à battre les étendues sauvages de l'Écosse occidentale, un terrain de jeu qui lui rappelait son enfance, si loin des camps d'entraînement et des défilés qu'il détestait tant. Des semaines durant, les commandos se sont entraînés dans les marais et les fougères de l'île d'Arran : marches forcées, combats sans arme, endurance, techniques de terrain et de survie, orientation. Dès ce stade précoce, certains des volontaires ont noté quelque chose de particulier chez ce jeune officier si grand : Stirling était un meneur-né, doué d'une foi aussi discrète qu'inébranlable en ses propres décisions, insistant toujours, avec beaucoup de classe, pour se soumettre lui-même à tout ce qu'il exigeait de ses hommes, et même au-delà. Le 1^{er} février 1941, la Layforce a mis les voiles pour le Proche-Orient. Enfin, Stirling fonçait vers la bataille, laissant derrière lui une longue liste d'impayés à son bookmaker, son tailleur, son banquier et même à un maroquinier de l'Arizona qui exigeait le paiement de la selle de cheval qu'il lui avait vendue.

La Layforce avait été déployée pour perturber les lignes de communication de l'Axe dans la Méditerranée et servir d'avant-garde pour la prise de Rhodes. Mais au moment de son arrivée